

Télérama + Sortir

MECSERIE 26 FÉVRIER 2020
HEBDOMADAIRE FR. 3,80 €
CPMAF N° 062108064

N° 3659

DU 29 FÉVRIER
AU 6 MARS 2020



Exposition
à Gand

Van Superstar
de la peinture
Eyck

Il réhabilite fortins et manufactures, telles la Citadelle de Belle-Île ou la Monnaie de Paris. Pour cet architecte admirateur de Vauban, rien de plus durable et souple que le bâti militaire.

Philippe Prost

Propos recueillis par Luc Le Chatelier
Photo Audoin Desforges/Pasco
pour Télérama

À quoi tient une vie, une carrière, une passion ? Philippe Prost voulait être musicien. Un métier de crève-la-faim pour ses parents. Alors, pour les rassurer, et sur les conseils de son professeur de piano, il s'est inscrit en architecture, « *des études cool qui ne demandent pas trop de boulot* ». Sauf qu'en troisième année il mord à l'hameçon. Abandonne la musique, plonge dans la matière, accumule bientôt les diplômes et entre à l'École de Chaillot, qui forme les architectes du patrimoine. Il se passionne pour l'architecture militaire et se noie dans les plans-reliefs et les archives... Jusqu'à ce jour de 1989 où, lors d'un colloque savant sur Vauban, ce jeune rat de bibliothèque rencontre un vieil homme, André Larquetoux (1908-2004) qui finira de bouleverser sa vie en lui confiant un chantier titanesque... Trente ans plus tard, Philippe Prost, toujours chercheur et désormais enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Belleville, est devenu l'un des meilleurs spécialistes de la résurrection d'un patrimoine militaire et industriel qu'on a longtemps considéré comme encombrant et disgracieux.

Pourquoi cette fascination pour l'architecture militaire ?

Je préfère le terme d'architecture de guerre, car dans « guerre » il y a l'idée de crise, d'urgence. Comme la crise climatique et l'urgence écologique que l'on vit aujourd'hui. Très jeune, quand je travaillais ma thèse – que je n'ai jamais terminée ! –, je me suis passionné pour les dessins des ingénieurs militaires, Vauban notamment, mais aussi ses prédécesseurs depuis l'Antiquité, et ses successeurs, tous ces officiers du génie formés dans nos grandes écoles. De vrais aménageurs du

territoire qui, forts de leurs compétences – leur « art » – savaient observer la nature pour trouver les solutions les plus adaptées en fonction de la topographie, des ressources et des matériaux disponibles. Ils faisaient preuve d'une économie de moyens, « par art et par nature » – titre d'un petit livre que je viens de sortir pour synthétiser toutes ces observations –, qui se retrouve parfaitement en phase avec les problématiques que doit affronter l'architecture d'aujourd'hui. Comment appréhender un site ? Que construire ? Avec quoi ? Pour quelle pérennité ? Bien sûr, à mes débuts, quand André Larquetoux est venu me chercher, je n'aurais pas verbalisé les choses de la même manière. Mais l'architecture est un apprentissage permanent.

Parlez-nous d'André Larquetoux.

Sans lui, je n'aurais pas d'agence. Je serais resté dans la recherche, l'écriture, l'enseignement. Quand je l'ai rencontré, j'avais 32 ans, beaucoup de diplômes, jamais rien construit. Ce monsieur, chapeau toujours vissé sur la tête, me proposa un étrange marché : restaurer la citadelle de Belle-Île-en-Mer, un site immense, des dizaines de milliers de mètres cubes de pierre et de terre dont les fondations remontent au XVI^e siècle, largement remanié au XVII^e par Vauban, abandonné depuis la guerre, envahi par la végétation. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté. Sans doute à cause du bonhomme, pur spécimen de la méritocratie républicaine. Né en 1908 à Bugeat, un petit village de Corrèze, André Larquetoux n'a pas connu son père. Repéré par son maître d'école, aidé par la comtesse du coin, il arrive au lycée de Tulle, réussit des études d'ingénieur à Nantes, débarque enfin à Paris où, embauché dans une entreprise de travaux publics, il monte les échelons, devient »

7 avril 1959

Naissance à Garches (92).

1991-2005

Chantier de la citadelle de Belle-Île-en-Mer.

2004

Mention à l'Équerre d'Argent pour soixante-sept logements de la ZAC Réunion, Paris 20^e.

Depuis 2008

Professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville.

2010 – 2013

La Briquetterie, centre chorégraphique du Val-de-Marne, à Vitry.

11 novembre 2014

Inauguration du mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette.

2011 – 2017

Monnaie de Paris.

À LIRE

Par art et par nature : architectures de guerre, éd. Les Édiifiantes, 64 p., 17€.

» directeur, fonde bientôt sa propre boîte, dépose des dizaines de brevets... En 1960, lors d'une vente à la bougie, il achète, sur un coup de tête, la citadelle de Belle-Île-en-Mer, brûlant la politesse à la famille Peugeot, qui voulait en faire une colonie de vacances. Pendant longtemps, trop occupé ailleurs, il n'y fait pas grand-chose, à part ouvrir un petit musée et se bricoler une maison de vacances. Puis, à 80 ans passés, à la suite de la vente de quelques immeubles qu'il possédait du côté de la rue Dauphine, à Paris, il décide d'investir. Beaucoup. C'est là qu'il me tombe dessus.

Enfin du concret ! C'est peu dire qu'il m'a mis le pied à l'étrier. Et à l'ancienne: jamais de contrat, on tope, on paye dans les quarante-huit heures... Dans sa citadelle, André Larquetoux engloutira près de 280 millions de francs (50 millions d'euros). J'y ai passé presque vingt ans, dans un rapport pas toujours simple avec mon maître d'ouvrage. Lui, c'était la génération béton. Il a fallu parfois le convaincre que dans un tel monument historique il y avait des matériaux plus adaptés, comme la pierre, la chaux, le bois... Il regimbait: «*Mais Vauban, qui était un moderne, aurait adoré le béton s'il l'avait connu.*»

Vous voilà embastillé à Belle-Île ?

Pas complètement, mais j'y venais souvent, en avion jusqu'à Lorient, puis dans un petit coucou. Je suis devenu un spécialiste des forts. J'en ai fait quelques autres.

Jusqu'à ce que je me trouve confronté à la réhabilitation de l'ancienne usine de papier peint Leroy, devenue depuis Les 26 Couleurs, un espace culturel à Saint-Fargeau-Ponthierry (en Seine-et-Marne). Le bâti industriel et le militaire, surtout quand il est défensif, ont beaucoup de points communs; s'ils veulent garder leur fonction, ils sont sans cesse obligés d'évoluer. Sans état d'âme, Vauban détruisait des ouvrages qu'il avait construits parce qu'ils ne répondaient plus aux progrès de la balistique. Dans l'industrie, à chaque changement d'énergie ou de mode de production, on transforme, on renforce, on agrandit. Contrairement à beaucoup de monuments historiques type églises ou palais, où la question de «l'état initial» à restituer taraude toujours architectes et spécialistes. Les patrimoines industriels ou militaires, avec les différentes strates propres à leur histoire et souvent très difficiles à séparer tant elles sont intriquées, laissent paradoxalement beaucoup plus de latitude pour intervenir.

ce site historique en plein Paris, il a fallu faire d'un côté un musée dans les majestueux bâtiments du XVIII^e qui donnent sur le quai de Conti, et dans les cours, réinstaller des ateliers modernes pour continuer à frapper monnaie... Travailler dans de vieux bâtiments permet d'échapper aux programmes normatifs qui aujourd'hui encadrent tout. L'architecte, confronté à un bâti souvent dégradé mais porteur d'une histoire sociale et culturelle, joue un rôle primordial et passionnant: il doit porter une vision des transformations sur lesquelles les gens – ses clients, le public – ont du mal à se projeter. Bien sûr, c'est plus cher et plus compliqué que la démolition-reconstruction...

Tout dépend de ce que l'on comptabilise !

Évidemment, si l'on ne démolit pas, on n'a pas de gravats à évacuer, pas de déchets à recycler, pas de nouveaux matériaux à produire: soit une diminution

de ce qu'on appelle «l'énergie grise», ce coût environnemental qu'on oublie trop souvent de calculer. Le fait de ne pas démolir rejoint le concept du «par art et par nature» des ingénieurs militaires. La nature est ici représentée par l'état des lieux, et l'art, par la manière d'intervenir, de transformer. Comme Vauban l'a fait quand il s'est servi des anciens murs médiévaux inopérants face aux boulets métalliques du XVII^e siècle, en les consolidant, en les reprofilant, rarement en les rasant! L'économie de moyens, c'est arriver à faire le plus et le mieux avec le moins. Tout le contraire de l'architecture du grand geste, du cri, du «j'existe, alors je fais un truc différent» de certains de nos starchitectes. Dans l'ancien, le travail consiste, avec un minimum d'interventions, à donner un nouvel usage, une nouvelle vie à un bâtiment, un ensemble, un site... Si l'on sait les regarder, ces architectures partagent des capacités hors du commun: très solides, elles supportent des tonnes, et permettent donc à peu près tout. Alors qu'aujourd'hui, dans le neuf, si on fait du logement, ou du bureau, par réalisme économique à court terme, on fera juste des planchers qui répondent à la norme «logement» ou «bureau», sans se préoccuper du devenir du bâtiment.

On ne peut pas tout construire comme un bunker ou une usine...

Quoique... Dans mon cours sur la théorie et la pratique en matière d'architecture de guerre, j'essaie d'entraîner mes étudiants sur ces questionnements. Pas

«Si l'on ne démolit pas, on n'a pas de gravats à évacuer, pas de déchets à recycler, pas de matériaux à produire, soit un coût environnemental diminué.»

Dans un tel cadre, l'architecture contemporaine peut-elle trouver sa place ?

Complètement! La force et la beauté de ces bâtiments tiennent à ces strates successives. Il est donc tout à fait légitime d'imaginer l'implantation d'une greffe qui leur permettra de répondre à un nouveau programme: accueillir du public, y pratiquer la danse ou la musique, enseigner, ou même pérenniser une activité industrielle comme j'ai pu le faire à la Monnaie de Paris, où, lors de la rénovation de

pour construire des fortifications ou des murs dans le désert! Mais pour aborder l'architecture en évacuant la question du style – moderne, postmoderne, gothique, renaissance – puisque, dans ce type d'ouvrages, seules la fonctionnalité et l'efficacité priment. Et donc, la pérennité et la durabilité, deux termes aujourd'hui très à la mode mais que je serine depuis vingt ans. Cela dit, chez les ingénieurs militaires, on trouve aussi une dualité entre ce qui doit être permanent, et le temporaire – les tranchées, les fortins, les pontons – qui »

» peut faciliter ponctuellement certaines actions, puis être abandonné. Reporté à un bâtiment que l'on construit, ce raisonnement permet de réfléchir à ce qui doit durer à l'échelle du siècle, ou plus – la structure, bien calibrée pour des usages évolutifs –, et ce qui peut changer avec le temps et les modes : le second œuvre, le cloisonnage, les façades...

Faut-il forcément tout garder de ce patrimoine ?

Parfois, on n'a pas le choix. Des élus étaient venus me poser la question à propos de la base sous-marine de Loriant qu'ils voulaient raser. Quand ils ont sorti la calculette, ça les a refroidis. En revanche, tout un patrimoine industriel et militaire un peu moins costaud a trop vite disparu ces dernières décennies. Rappelez-vous la fermeture des charbonnages à la fin des années 1970. Pour effacer ce désastre industriel et humain, beaucoup de puits de mines, de chevalements, de fosses ont été dynamités ! Pas sûr que les anciens mineurs aient beaucoup apprécié, mais on ne leur a pas demandé leur avis. Et puis un jour, comme pour les espèces en voie de disparition, on s'est rendu compte, au ministère de la Culture, que tel ou tel bâtiment était un des derniers encore debout dans son genre. Et que ces structures, ces typologies, ces cheminées nous parlaient de nous et de notre histoire. Je l'ai vu lors de l'inauguration du pôle de l'image et du dessin animé dans l'ancienne cartoucherie de Bourg-lès-Valence (Drôme) que nous avons réhabilitée. Ce jour-là, il y avait neuf mille personnes ! Tous les enfants et petits-enfants des cartouchiers voulaient voir ce lieu qu'ils connaissaient de l'extérieur, mais où ils n'avaient jamais mis les pieds. Voilà une autre similitude entre l'industrie et le militaire : ce sont souvent des lieux clos, interdits. Donc fascinants.

ver une autre, mais où ? D'emblée, j'ai écarté l'Inde et la Chine, vraiment trop loin. Pour l'instant, on a repéré deux fournisseurs, au Portugal et en Croatie ; l'un à 1800 kilomètres, l'autre à 800 kilomètres. Je cherche plus près, mais sans garantie de dénicher la carrière avec la bonne pierre capable de me fournir le bon volume dans un temps raisonnable et à un coût acceptable par le maître d'ouvrage. C'est une discussion permanente. De la même manière, pour la réhabilitation de la Cité des électriciens, la plus ancienne cité minière, à Bruay-les-Bussières, près de Béthune (Pas-de-Calais), je ne voulais pas de laine de verre ou de laine de roche comme isolant. En cherchant, on a trouvé, à 20 kilomètres de là, le Métisse, un matériau fait à partir de jeans recyclés par une filiale d'Emmaüs. C'était 20% plus cher, mais le maître d'ouvrage, un élu local, n'a pas été insensible aux arguments sociaux et écologiques de ce produit qui, dans le bassin minier, permettait de remettre dans l'emploi des chômeurs longue durée et de ne pas encombrer les décharges avec de vieux vêtements.

Où s'arrête donc le travail de l'architecte ?

Nous ne sommes pas là pour ne faire que de jolis dessins, mais aussi pour penser à la pérennité et la qualité de nos bâtiments, dans un contexte donné, en restant à l'écoute des besoins et envies des usagers. Et ce n'est pas parce qu'on traverse une crise sociale, migratoire, climatique qu'on n'a pas le droit à une qualité de l'espace, au confort, à la lumière. Bref, à de l'architecture. En même temps, il faut lutter contre cette image que les architectes ont pu donner d'eux-mêmes, ce côté, « j'arrive, avec mon jargon obscur, sachant tout mieux que les usagers, disant c'est comme ça

« La vision très XX^e siècle du grand geste, de l'architecture pour elle-même, hors contexte, ne fait plus rêver les étudiants d'aujourd'hui. »

Comment vos élèves entendent-ils cet enseignement ?

Les étudiants d'aujourd'hui sont bien mieux formés qu'à mon époque, mais surtout, ils sont tous extrêmement conscients de la crise climatique et de l'importance du métier d'architecte dans le devenir de la planète. À de rares exceptions près, la vision très XX^e siècle du grand geste, de l'architecture pour elle-même, hors contexte, ne les fait plus rêver. Tous, peu ou prou, se posent les mêmes questions. Sur quel foncier je peux construire ? Parce qu'artificialiser les terres agricoles est une hérésie. Quels matériaux utiliser et d'où viendra-t-il ? Car le béton ou l'acier coûtent cher énergétiquement. Quel type de construction réaliser pour valoriser le site et l'existant ? Car on ne construit plus jamais au milieu de rien...

Mais quelle prise l'architecte a-t-il vraiment sur ces questions ?

En ce moment, mon agence travaille sur le port Vauban, à Antibes. Il faut, entre autres, refaire les sols. La pierre de quai, très belle, vient d'une carrière qui n'est plus exploitée. D'où le besoin d'en trou-

et pas autrement ». Il faut aussi que les architectes aient une meilleure culture du chantier. Je l'ai appris avec Larquetoux, à Belle-Île : un jour, il m'arrête : « Regardez ! » Je vois un type qui pousse une brouette avec un caillou. « Je vais vous dire une chose : vous ne saurez jamais aussi bien que lui comment charger un tel caillou dans une brouette sans vous casser le dos. » Apprendre des gens qui font. C'est aussi une des règles que j'essaie de transmettre.

Cinq ans d'études pour devenir architecte, n'est-ce pas court ?

Pour se croire tout permis, oui. Pas pour apprendre à apprendre, savoir rester humble et garder en tête cette notion d'« œuvre ouverte » chère à Umberto Eco : l'œuvre que nous livrons appartiendra à ses usagers qui, chacune et chacun à sa manière, la vivront, l'interpréteront, la transformeront à leur guise ●